

La promotion de la « ville générique » n'est pas aussi morte qu'on pouvait l'espérer. Elle revient constamment, et à tous propos. Ainsi, Emmanuel Derouen, architecte, a écrit, dans *Libération* du 1^{er} avril 2005, un plaidoyer *Pour un Paris ordinaire*, si contestable qu'il mérite une réfutation, mais surtout, si bizarre qu'il mérite une explication.

L'auteur conteste un « plan secret », produit par la Ville de Paris, qui viserait à réduire drastiquement le trafic automobile dans quatre arrondissements de Paris, à multiplier les pistes cyclables, à rétrécir les voies, à éliminer la circulation de transit, à prohiber le stationnement, à éradiquer le trafic non résidentiel, à contingenter les livraisons... Et si s'agirait d'un désastre, prétend notre excellent confrère, qui veut montrer, à ceux qui espèrent des commerces plus accessibles, des trottoirs plus larges, des bus plus fréquents et plus rapides, des promenades plus faciles et plus attractives, que leurs attentes menacent l'équilibre du monde.

Pour combattre ce qui apparaît comme un programme séduisant, l'auteur imagine une manière d'économie symbolique, où les plaisirs du centre se paient en périphérie : « Ici le factice suranné des rues piétonnes, des boutiques de souvenirs et des magasins du plaisir triste ; là-bas la "vraie vie" – qui n'est certes pas nécessairement rose tous les jours –, celle des supérettes Ed, des cordonniers Topy, des relais H et des cafés-PMU. Au Paris historique recroquevillé comme une pomme triste, en un inutile et malsain réflexe binaire, nous serons tentés plus encore d'opposer une ville "quelconque". Avec ce qui tient du fantasme de la Ville (l'Urbs), surgira en contrepoint le masque grimaçant des banlieues, lieux du bannissement social et du regard voilé, paysages sans qualités en lesquels peut-être les édiles ne voient-ils que des non paysages ». Quelle étrange formule ! L'auteur, qui milite explicitement pour une ville « ordinaire », paraît regretter qu'on oppose au centre une ville « quelconque ». En toute logique, si Paris était « recroquevillé comme une pomme triste », il faudrait absolument lui opposer une autre ville. Ce ne serait pas « un inutile et malsain réflexe binaire », mais une réaction salutaire. L'auteur paraît avoir réuni deux propositions distinctes, se rapportant à des sujets différents : à ce qu'elles considéreront comme un centre pacifié, en un inutile et malsain réflexe binaire, les masses abusées seront tentés d'opposer le masque grimaçant des banlieues ; à ce qu'il considère comme un centre recroquevillé, comme une pomme triste, dans une réaction salutaire, l'architecte éclairé est tenté d'opposer la vraie vie. L'étrange confusion des termes dénonce le dédoublement de l'auteur, qui, pour des raisons qu'il soupçonne un peu, doit tenir deux positions contradictoires.

Comme tous ceux qui veulent dévaluer le plaisir, Derouen le dénonce comme une illusion : les rues piétonnes sont factices ; les magasins sont tristes ; le centre est recroquevillé et les bohémiens sont bourgeois. Pour promouvoir l'ordinaire (Ed, Topy, Relais H, Pmu), il faut prétendre que l'extraordinaire (Hôtel de Ville, Châtelet, Louvre, Palais Royal) n'a pas lieu, ou qu'il n'a plus aucune espèce d'importance dans l'agglomération contemporaine. Rem Koolhaas le dit mieux que Derouen : « Toute Ville générique a son Quartier-Alibi, où sont préservées quelques reliques du passé (...) C'est une machine. »¹

Mais si le centre de Paris n'était que cette petite pièce d'horlogerie, ce coucou pathétique, à quoi bon entraver les efforts de ceux qui voudraient en perfectionner le mécanisme ? Si la « vraie vie » était ailleurs, à quoi bon dénoncer, avec tant d'énergie, les bobos ridicules qui prennent leur triste plaisir dans les rues piétonnes ? Si la « vraie ville » était aussi polycentrique, multipolaire et foisonnante que la théorie le prescrit, à quoi bon se préoccuper de son noyau historique ? Derouen, comme tous les promoteurs de la ville générique, ne peut pas désigner la ville centre comme un péril, sans reconnaître tout ou partie de son importance. Il ne peut pas pointer les opportunités de renouvellement urbain, sans reconnaître la valeur des terrains. Il ne peut pas regretter que le centre soit confisqué, sans reconnaître qu'il est désirable. Alors, dans la même phrase, dans le même souffle, il doit dénoncer les plaisirs frelatés de la ville centre et déplorer qu'ils ne soient pas accessibles à tous.

¹ Rem Koolhaas, *La Ville Générique*, 1994

Si la démonstration de Derouen paraît confuse, c'est qu'il ne veut pas la dire aussi simplement qu'elle est : *les loyers parisiens sont trop chers pour les pauvres ; des arrondissements rendus aux piétons deviendront encore plus attractifs, encore plus chers, et ce faisant, encore plus inaccessibles aux pauvres*. Le dire ainsi, ce serait reconnaître les charmes d'une ville apaisée, ce serait suggérer que tous y ont droit, et peuvent partout le revendiquer. Ce serait encourager l'élargissement des trottoirs, *en banlieue aussi bien qu'au centre de Paris*. Mais Derouen, qui déteste les rues piétonnes, inverse les termes du sens commun : *puisque ces charmes ne sont pas en périphérie, il faut les interdire au centre !* Cela non plus, il ne peut pas le dire aussi simplement qu'il le pense.

Pascal Urbain, 2005

Pour un Paris ordinaire

Par Emmanuel Derouen

Vendredi 1^{er} avril 2005

Paris, mars 2005. L'agitation prévaut dans l'attente du verdict de la commission des Jeux. Voici que des fuites accréditent l'existence d'un plan secret pour 2012, établi sous le contrôle de Denis Baupin adjoint écologiste aux transports et à la circulation. Deux ans d'études pour le projet identificateur de la prochaine mandature. Sur l'emprise des quatre premiers arrondissements, l'objectif serait, en trois étapes, de réduire drastiquement le trafic. On entreprend ici de « *pacifier l'hypercentre* » : multiplication des pistes cyclables, rétrécissements des voies, élimination de la circulation de transit, quasi-prohibition du stationnement puis éradication du trafic non résidentiel, contingentement drastique des livraisons, fermeture de la voie Georges-Pompidou, « *traitement, voire déplacement de la mono-activité* » textile du Sentier et des Gravilliers... La prudence est de mise, le projet n'est qu'officieusement lâché en pâture aux médias, et l'on pourrait s'en tenir à de graves conjectures sur le bien-fondé économique d'un tel plan. Cependant, en l'état quel que soit le niveau d'avancement et de crédibilité du projet, l'occasion est trop grave pour ne pas voir en un tel dessein, sous le couvert du meilleur, l'accomplissement d'une politique du pire, en ce qu'il affecte profondément le visage de la ville. Dans l'émission *Métropolitains* (France Culture, mercredi 16 mars), derrière le beau vœu de la mixité inscrit au plan local d'urbanisme (PLU) de Paris, le géographe Guy Burgel relevait ainsi une série d'écueils. « *Absence de hiérarchisation* » des priorités ; à vouloir afficher la primauté du « *cadre de vie* » ou de la « *forme de la ville* », on en vient à sous-estimer les enjeux économiques cruciaux : l'offre en logements pour toutes les couches de population, la génération d'une « *mobilité douce mais efficace* », la contradiction entre crispation patrimoniale des « *ayants droit* » et conscience d'une densification démocratique pour les « *laissés-pour-compte* ». « *Timidité* » était le terme invoqué. Timidité, oui, que ce plafond des 37 mètres sous lequel la ville, bien égoïstement, s'apprête à s'abriter. « *Naïveté* », enfin, de procédures visant, le cas échéant, à surseoir à l'obligation de stationnement résidentiel intégré, pour les opérations de logement de petite taille. Or, nous le savons, le citoyen de l'intra-muros est désormais identifiable à son vélo hollandais, son abonnement SNCF Fréquence France entière et sa maison de campagne... Le plan pour Paris en 2012 peut être compris comme l'expression caricaturale de ce cadre réglementaire, comme son décodeur. Cela n'est pas sans susciter ire et frayeur. Paris pourrait demeurer ville ouverte. Nous la voyons bientôt davantage recluse. Le plan 2012 peut valoir comme le spectre de la « communauté cloîtrée » (ou *gated community*), soit l'expression de la stratégie de la peur. Dos à Notre-Dame, face au hors-les-murs, la nouvelle Geneviève est dressée, à l'Est, en sainte expiatoire de la déferlante des Huns. Il se pourrait bien que Paris, « ville ouverte », ne soit plus que perdue, cédée au syndrome de la « *touristisation* » et à la plus-value de l'« impossible voyage », là où il s'agit, sur quelques hectares providentiels, de pomper la manne de l'économie du transport exotique. Ici le factice suranné des rues piétonnes, des boutiques de souvenirs et des magasins du plaisir triste ; là-bas la « *vraie vie* » qui n'est certes pas nécessairement rose tous les jours, celle des supérettes Ed, des cordonniers Topy, des relais H et des cafés-PMU.

Au Paris historique recroquevillé comme une pomme triste, en un inutile et malsain réflexe binaire, nous serons tentés plus encore d'opposer la ville « quelconque ». Avec ce qui tient du fantasme de la Ville (*l'Urbs*), surgira en contrepoint le masque grimaçant des banlieues, lieux du bannissement social et du regard voilé, paysages sans qualités en lesquels peut-être les édiles ne voient-ils que des non-paysages. Par ici, les souriantes pistes cyclables et autres allées arborées, comme la figuration déphasée d'un Eden en plein Paris, campagne d'un gros bourg à l'urbanité rétrécie aux contours de l'enceinte. Par ici, les campements de néo-villageois irréductibles opposant une fin de non-recevoir à ces *persona non grata* des fuyantes périphéries. Par ici, les périmètres (hyper) protégés de (*l'hyper*) centre, la quintessence d'un patrimoine pour boboisation qui ne saurait supporter de voir surgir à portée de vue (à portée de canon ?) les improbables tours d'une densification rendue pourtant nécessaire par la pression démographique et économique.

Voilà le message que vous nous adressez hélas Monsieur Delanoë, premier magistrat socialiste de la bourgeoisie capitale de la France. Que de contresens, quelle absence de perspectives, quelles déconvenues... Il nous reste, Monsieur le Maire, en qui nous avons cru, le temps de vous accorder nos suffrages, à vous offrir un billet Paris-Montpellier aller-retour en TGV vers l'empire de la belle Languedocienne, aux mains, depuis tant d'années, de votre confrère en politique, Georges Frèche. Rassurez-vous, Monsieur le Maire, entre la gare ferroviaire et la riante place de la Comédie, vous n'aurez alors que cinq cents mètres à avaler les yeux fermés, la bouche cousue, les oreilles closes le temps de croiser le ring des pestilentiels boulevards de ceinture, pour gagner ce que d'aucuns estiment être la vraie cité (rues piétonnes, quartiers résidentiels barrés, fringues, escarpins, design pauvres, vieux, familles évaporés dans un au-delà indésirable), là où les Virgin Megastore de tous acabits, pompant la sève de l'espace public, s'accaparent, par la grâce des échevins, les halles centrales d'un marché autrefois de plein jour, devenu cryptique depuis lors. Fin des idéologies. Société du spectacle. Bien modestement, nous nous permettrons d'imaginer que l'agglomération parisienne mérite de bien plus délicats égards, et que la ville-centre requiert de bien plus ordinaires atours.

